

Echo d'une présence : rencontre du troisième type avec des sorcières modernes

Echoes of a presence: an encounter of the third kind with modern witches

Eco de una presencia: encuentro del tercer tipo con hechiceras modernas

Ève Gaboury

Numéro 26 (66), automne 1991

Le sacré au coeur du social. L'incontournable facteur religieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033900ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033900ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaboury, È. (1991). Echo d'une présence : rencontre du troisième type avec des sorcières modernes. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (26), 139-146.
<https://doi.org/10.7202/1033900ar>

Résumé de l'article

Dans la foulée du mouvement féministe contemporain du Canada, des États-Unis et parfois du Québec, des femmes choisissent, en nombre grandissant, de se dire sorcières et d'émigrer ainsi vers de nouvelles terres spirituelles. Réunies en cercles les soirs de pleine lune et rappelant à la vie les anciennes et puissantes déesses des mythologies européennes, elles partent sur la trace de l'héritage que leur ont légué les sorcières d'une autre époque. Leur quête apparaît comme une réminiscence des « zones imaginaires d'exclusion » de la culture patriarcale, comme l'écho d'une présence presque oubliée, qui ne cesserait pourtant de se réinventer à la faveur d'une renaissance de l'imaginaire féminin.

Écho d'une présence : rencontre du troisième type avec des sorcières modernes

Ève Gaboury

*Toute culture comporte quelque part
sa zone imaginaire d'exclusion,
dont il faut chercher
la réminiscence aujourd'hui.*
Catherine B. Clément, *La Jeune Née*.

Il ne faut pas s'étonner si un jour, à force de fréquenter les « milieux de femmes », on finit par dénicher un cercle de sorcières. Quitte pour cela à forcer un peu le hasard¹. Quitte, aussi, à se laisser prendre au jeu. Après tout, c'est déjà arrivé à d'autres. Dans le champ peu orthodoxe de la sorcellerie, il est bien connu qu'« il n'y a pas de place pour un observateur non engagé » (Favret-Saada, 1977 : 27). Encore moins, sans doute, pour une observatrice non engagée.

La sorcellerie à laquelle il est fait allusion ici ne concerne pas les

réseaux d'ensorcellement et de désenvoûtement observés, par exemple, dans le Bocage français. Il s'agit plutôt de sorcellerie féministe, courant né de l'hybridation du néo-paganisme (résurgence des anciennes pratiques païennes), de la Wicca (religion de la nature d'origine européenne, mais de plus en plus répandue en Amérique du Nord) et de la recherche féministe en matière de spiritualité. On la désigne tour à tour sous les noms de sorcellerie païenne ou néo-païenne, féministe ou nouvelle, d'Ancienne Religion ou encore de sourcellerie.

Que les multiples courants féministes aient créé entre les femmes de nouvelles solidarités, voire de nouveaux contentieux, peu en doutent aujourd'hui. Que

ces fécondes alliances aient donné naissance à des recherches originales et créatrices, il fallait s'y attendre. Mais que de nouvelles formes d'expression religieuse soient apparues a de quoi intriguer. Il y a certes chez les féministes contemporaines un intérêt indéniable pour la chose spirituelle, encore qu'il soit le plus souvent exprimé à travers une démarche individuelle plutôt que de groupe. Méfiantes à l'égard des réponses traditionnelles et lassées des organisations où elles ont rarement le dernier mot, des femmes ont décidé d'émigrer vers cette *terra incognita* où les a, paraît-il, reléguées une certaine culture mâle. En effet, en nombre croissant depuis les vingt dernières années, des femmes ont



décidé qu'elles feraient désormais profession de sorcières, avec ou sans certificat d'approbation. Les voies empruntées pour y parvenir sont aussi variées que les traditions auxquelles elles décident d'adhérer. Ainsi, certaines entrent dans des cercles qui les initient aux principes de base de la pratique sorcière, d'autres créent elles-mêmes leurs propres traditions. À la limite, on peut se faire soi-même sorcière en prononçant trois fois, devant un miroir, la phrase suivante : « Je suis sorcière » ! Toute femme étant déjà susceptible, dans une culture patriarcale, de se faire traiter un jour ou l'autre de sorcière, ce geste peut être considéré comme un rituel d'auto-consécration, voire comme une sorte de parthénogénèse symbolique.

Des femmes se sont ainsi donné des lieux pour exprimer leur quête mi-excentrique mi-sérieuse et, bon an mal an, elles y poursuivent leur démarche souvent déroutante. Pour un peu, on les croirait lancées à l'assaut de leur ombre. Ce qui, à bien y penser, n'est pas tout à fait faux. Après tout, c'est bien de l'« âme » féminine qu'un certain docteur Freud a tiré ses théories sur l'inconscient.

Aborder la pratique contemporaine de la sorcellerie chez les féministes oblige à prendre note des nouvelles solidarités féminini-

nes, certes, mais également à tenir compte de l'immense volonté créatrice des femmes, encore tout récemment débarquées sur les plates-bandes de la production symbolique, entendons de la production-symbolique-de-la-culture-qui-se-donne-à-voir. Retrouvant à peine leur mémoire collective, il leur devient essentiel d'exercer cette faculté qui oublie. Quitte, s'il le faut, à se répéter comme l'écho des montagnes. Écho encore faiblard de ce qui a été ou de ce qui aurait pu être... Dans un tel contexte, se souvenir devient politique. Et, quand les souvenirs sont absents, il reste toujours une possibilité : celle d'inventer. Bien maligne qui pourra dire la différence.

Les lieux que se sont donnés les sorcières pour se rappeler ce qu'elles disent avoir été obligées d'oublier pendant des siècles d'anesthésie forcée sont aussi mouvants que peut l'être la vie d'une sorcière moderne : elles s'assemblent les soirs de pleine lune, à l'heure où les bonnes gens se satisfont de leur écran couleurs ; elles se réunissent au moment des solstices et des équinoxes, quand la plupart d'entre nous fêtent ailleurs, et pour d'autres bonnes causes. Ou bien elles se voient en catimini (du grec « katamênia », c'est-à-dire mens-trues), au hasard des circonstances qui ne manquent pas de

punctuer leur vie de sorcière. Elles parlent ainsi du temps parallèle, de ce temps dit cyclique, aussi tenace et transformateur que leur propre sang, qui coule périodiquement comme une marée éternelle. Temps des saisons aussi, des quartiers de lune, de la vie elle-même, temps sur lequel s'est greffé plus tard le temps linéaire et fragmenté, que l'industrialisation capitaliste est venue accentuer. De ce temps transformateur de la vie, elles choisissent de se remémorer l'appel. L'heure n'est plus à l'attente.

Dans ces lieux inventés de toutes pièces qu'elles fréquentent sans trop laisser de traces (les rituels ayant lieu dans les appartements ou les maisons et, durant la saison chaude, dans la cour arrière, au chalet ou dans un parc), la parole sorcière s'invente à mesure, s'inspirant là d'un poème ou d'une expérience, ici d'un texte militant, ailleurs d'un grimoire moderne, c'est-à-dire des livres qu'ont commencé à publier les sorcières américaines et anglaises depuis maintenant une quinzaine d'années (Starhawk, 1979, 1982, 1987 ; Budapest, 1979, 1980, 1989 ; Mountainwater, 1988 ; Teish, 1985 ; Weinstein, 1981, 1986 ; Valiente, 1975, 1978, 1984).

Les cercles ainsi créés deviennent sacrés, l'espace d'un rituel. Pour saisir l'indicible, il faut y être quand y descend la ferveur. Non pour s'instruire du secret de la pierre philosophale. Mais pour observer une quête dont on continuera longtemps encore de parler : celle du souvenir qui s'invente. Une sorcière qui ne s'invente pas, dit-on, est une sorcière en voie de disparition. Aussi ces femmes s'emploient-elles, comme bien d'autres, à tisser une culture de femmes-entre-elles (comme dans les lieux traditionnels de solidarité féminine et, plus récemment, les groupes d'action

féministe et les communautés lesbiennes).

Dans l'intimité du cercle, la parole se fait jeu de miroirs, écho d'une présence ancienne et renouvelée, souventes fois répétée, se confondant avec la réalité. Pionnières (mais on dit des femmes qu'elles sont des pionnières parce que, le plus souvent, l'Histoire officielle a oublié leurs actions d'autres époques), les sorcières contemporaines restent difficiles à cerner, parfois parce qu'elles ne savent trop elles-mêmes ce qu'elles sont en train de (re)trouver là. Ce qui ne les empêche pas de parler. Abondamment d'ailleurs.

À l'œil interrogateur de la chercheuse participante, elles répondent, le sourire aux lèvres : « Nous ne sommes pas des archétypes, nous sommes de terribles vivantes »². Terribles, sans doute, pour les bourreaux à qui elles ont un jour inspiré la terreur (durant l'Inquisition, en effet, on obligeait les femmes accusées de sorcellerie à entrer dans la salle d'interrogatoire à reculons, de peur qu'elles jettent le mauvais œil aux inquisiteurs). Terriblement vivantes, il n'y a pas lieu d'en douter, car, non contentes de survivre dans l'imagination populaire par les contes de fée et la fête de l'Halloween, elles renaissent maintenant de leurs cendres³. Ce renouveau a pris naissance en Californie au début des années 1970 et s'est répandu depuis dans la plupart des États américains ainsi que dans certaines provinces canadiennes, notamment en Ontario et en Colombie-Britannique. Au Québec, une enquête a démontré que leur nombre est beaucoup plus restreint, mais néanmoins non négligeable (Gaboury, 1990). Le croirait-on ? Elles sont actuellement des centaines voire des milliers en Amérique du Nord à se remémorer les « zones imaginaires

d'exclusion » de la culture patriarcale⁴.

À commencer par cette chasse aux sorcières qui les hante et dont elles ne peuvent faire abstraction. D'ailleurs, si l'on parle de sorcières au féminin, c'est bien parce que les historiens, dont les recherches invisibilisent la présence des femmes sous la « neutralité » du langage, ont dû reconnaître un fait : dans la très large majorité des cas (85 % en moyenne), ce sont des femmes et des fillettes qui ont été accusées du « crime » de sorcellerie. Les estimations les plus réalistes du nombre total de victimes vont de quelques centaines de milliers à un demi-million de personnes. C'est sans compter le climat de peur et de délation que l'Inquisition a su instaurer dans les villages qu'elle a fréquentés au fil des siècles (Hester, 1990). Prolongée sur plusieurs siècles (les seizième et dix-septième siècles en constituant l'apogée peu glorieuse), cette persécution systématique des femmes a reçu depuis qu'on l'étudie plusieurs explications : conflits entre les anciennes religions et la religion chrétienne qui cherchait à s'imposer ; répression des classes paysannes par les classes dirigeantes ; transformations sociales profondes ; imposition d'un état séculier et d'un système judiciaire par une caste montante ; invention de la presse, facilitant l'impression et la distribution des manuels d'inquisiteur ; influence grandissante des hommes sur une science médicale contrôlée par les institutions savantes, dont les femmes étaient exclues ; et enfin, contrôle social des femmes exercé par une suprématie mâle (Hester, 1990).

Si les diverses interprétations historiques de ce phénomène montrent qu'on peut difficilement croire à l'existence de véritables sorcières, au sens où l'enten-

daient en tout cas les inquisiteurs, on peut soupçonner que cette chasse devenue commerce au fil des années avait un objectif précis : éliminer de façon systématique un groupe social incarnant des valeurs gênantes pour une certaine idéologie. À ce sujet, il est instructif de noter qu'un des best-sellers de l'époque (qu'on me pardonne cet anachronisme) fut le *Malleus Maleficarum* (ou *Marteau des sorcières*), publié en 1484 sous approbation papale. L'œuvre des dominicains Heinrich Kramer et James Sprenger eut une influence énorme sur les autorités religieuses et civiles de l'époque. Bien que les traités antérieurs sur la sorcellerie aient été nombreux (on en dénombre 41 entre 1320 et 1484) et que les affinités « naturelles » des femmes pour la sorcellerie aient été « démontrées » dans une œuvre antérieure (le *Formicarius*, 1435-1437), elles furent soulignées par le *Malleus* avec beaucoup plus de véhémence. Ce dernier ouvrage, réédité quatorze fois entre 1487 et 1520, était fort répandu parmi les inquisiteurs, ce qui explique l'étonnante similitude des « aveux » faits sous la torture où, est-il nécessaire de le rappeler, la communication de masse n'existait évidemment pas.

Ainsi, le lien symbolique que l'on peut établir entre les sorcières inventées par les inquisiteurs de jadis et celles d'aujourd'hui ne paraît pas si improbable. Ces femmes ancêtres savaient, du moins à leur corps défendant, l'importance du « corps », le corps étant, dans une culture religieuse patriarcale, idéalement symbolisé par l'autre, celui et en l'occurrence celle (la femme) qui n'a pas la parole. À ce corps symbolique qui s'est fait chair féminine correspond un corpus de connaissances, un savoir, une culture autre. C'est peut-être sur cette piste qu'il

faut chercher les sorcières d'aujourd'hui. Celles qui cherchent à retrouver l'héritage d'exclusion, la part « indigeste » que leur ont laissée bien involontairement d'autres femmes avant elles (Daly, 1978 : 178-222). C'est de cette heureuse rencontre entre le passé et le présent que l'auteure de ces pages a été, à quelques reprises, le témoin privilégié. Après cette longue introduction (il fallait retrouver les fils épars) il est temps d'entreprendre, cette fois au « je » de l'expérience vécue, le court récit que voici ⁵.



«... Je suis la beauté de la terre verdoyante et la lune blanche parmi les étoiles et les eaux mystérieuses... »

Dans la noirceur du sous-bois, cette nuit-là, il nous avait d'abord été difficile de trouver notre chemin, même si, quelques jours plus tôt, par un concours de circonstan-

ces qui ne manque encore pas de m'étonner, des sorcières — en chair et en os — m'avaient invitée à explorer préalablement le terrain avec elles en prévision d'un rituel qu'elles souhaitaient tenir à la pleine lune suivante. Le sabbat ⁶ avait été fixé pour le premier décan du Cancer, peu après ce qu'elles appellent le solstice d'été (et que d'autres, au Québec, appellent plus couramment la Saint-Jean !). Plutôt sceptique, je m'étais laissé entraîner dans une aventure qui, de rituels en célébrations, de grimoires en bulletins informatisés et de confidences en conférences, devait me mener sur les traces des héritières post-modernes de Morgane la Fée ⁷.

À mesure que progressait la nuit, je commençais à me demander si je n'aurais pas mieux fait de rester tranquillement au creux d'un fauteuil, dans la douce sécurité de mon appartement. D'inquiétantes korriganes (esprits malfaisants de la tradition celte) semblaient se dessiner à la lueur de nos trop minuscules chandelles. Encore maintenant, quand j'y pense, je ne sais si c'est de mon ombre ou de celle des grands érables qui nous tenaient silencieusement compagnie ce soir-là que j'avais le plus peur. Le vernis civilisateur disparaît bien vite quand on s'aventure loin des rassurants lampadaires de la ville.

«... Et j'en appelle à ton âme pour qu'elle se lève et vienne à ma rencontre... »

Au bout de quelques minutes qui me parurent éternelles, de rassurantes figures humaines se dessinèrent enfin à la lumière hésitante de nos bougies. Nous nous saluâmes chaudement, heureuses de nous retrouver malgré ce décor inhospitalier.

Le groupe avait décidé de tenir le rituel à quelques centaines de mètres de la route principale du

parc, juste assez loin pour éloigner les curieux et juste assez proche pour éviter de nous perdre (ce qui n'aurait, franchement, rien ajouté à l'exotisme de l'expédition). Ingénieusement, l'une des participantes avait eu l'idée brillante (c'est le cas de le dire) d'attacher au tronc des arbres une ficelle phosphorescente dénichée dans une boutique de farces et attrapes. Voyant son astuce, je ne pouvais m'empêcher de penser au fil qu'Ariane avait donné à Thésée pour le guider hors du labyrinthe (on raconte qu'autrefois les sorcières jouaient à des jeux dessinés en forme de labyrinthe, à des fins cérémonielles ; le terme « labyrinthe » signifie « maison de la double hache », ou labyris, instrument cérémoniel associé à la déesse-lune de la Crète ancienne : voir Walker, 1983 : 523). Cette fois-ci, toutefois, l'écheveau nous menait tout droit à un cercle de *sorcières*, et nous étions à quelques années à peine de l'an 2000 après Jésus Christ.

«... Car je suis le cœur de la nature, celle qui donne vie à cet univers... »

Après quelques éclats de rire vite étouffés, amplifiés par le silence de la forêt, les sept femmes réunies pour l'occasion se sentaient prêtes à commencer le rituel. Il me semblait entendre le son d'un tambour : c'était mon cœur de citadine qui s'affolait. Je savais à peu près à quoi m'attendre, mais tout de même... Ce n'est pas tous les jours qu'on prend part à un sabbat de sorcières un soir de pleine lune.

Les chandelles fichées en terre, nous formâmes spontanément un cercle. L'une des femmes, qui avait été désignée prêtresse ce soir-là (titre que les sorcières n'utilisent pas toujours parce qu'elles le trouvent pompeux), fit brûler un peu de sauge

au fond d'un coquillage plat et chacune entreprit le rite de purification (on emploie de la sauge, du cèdre ou, quand la chose est possible, du foin d'odeur — « sweet-grass » —, plante dont font usage les Amérindiens pour se purifier au début d'une cérémonie). Puis, doucement, le tambour — le vrai ! — commença à battre (synchrone aux battements du cœur, cet instrument a des effets hypnotiques durant les rituels). Une des femmes se mit à chanter. Il me semblait reconnaître un vieil air de folklore québécois (en fait, c'était une chanson de Marie-Claire Séguin, écrite au cours des années 1970) :

Nous sommes les enfants d'un siècle fou
et d'une terre patiente
nous sommes les enfants d'un peu de temps
de beaucoup de pierres et de vents
les enfants d'un grand printemps
et de milliers d'hivers

Tranquillement, régulièrement, nos souffles s'ajustèrent. Je sentais un calme surprenant monter en moi. Nos regards brillaient d'une lueur d'excitation. La prêtresse nous demanda de fermer les yeux et de nous imaginer en arbre, nos racines plantées au sol, nos branches se dressant dans les airs (un exercice assez simple d'imagerie mentale guidée). Après quelques minutes de silence où nous entendions notre respiration se mêler aux bruits subtils de la forêt, elle prononça le chant de la Grande Déesse :

«... Toute chose procède de mon sein et toute chose y retourne. Que mon culte soit vivant dans le cœur des femmes et des hommes qui se réjouissent car, voici, tout acte d'amour et de plaisir est un rituel qui m'est destiné... »

Sans que j'eusse trop compris pourquoi, je sentis la gravité du moment. Le silence était presque

parfait, nos souffles s'étant maintenant apaisés. Il y avait dans l'air un « je ne sais quoi, un presque rien », selon la belle expression de Jankelevitch, un de ces moments de sérénité quasi parfaite, que seule peut nous offrir la nature et, parfois, les vieilles églises. Il me semblait que tout ce dont j'aurais jamais besoin se trouvait là, concentré dans ce précieux moment. À vrai dire, il n'y avait presque rien : la chaude présence des corps, un cercle, une lueur, le silence.

Lentement, la prêtresse se dirigea vers le centre du cercle. Elle prit l'une des chandelles posées au sol, se tourna vers le Sud et l'éleva dans les airs (j'en conclus qu'elle avait, au moment de notre réunion préparatoire, fait un petit repérage préalable des lieux). Nous nous tournâmes toutes aussi vers le Sud : « Ô puissances du Sud, gardiennes du Feu, de l'Été et de notre Force intérieure, soyez les bienvenues dans notre cercle ! » « Bienvenue », répétèrent les femmes en cœur. La prêtresse revint au centre, échangea la chandelle contre un bol d'eau, puis se tourna en direction ouest : « Ô puissances de l'Ouest, gardiennes de l'Eau, de l'Automne et de nos Émotions, entrez dans notre cercle ! » Elle revint encore au centre, déposa le bol, prit une poignée de terre et fit face au Nord : « Ô puissances du Nord, gardiennes de la Terre, de l'Hiver et de notre Sexualité, entrez dans notre cercle ! » À nouveau, elle revint vers le centre, se pencha pour prendre une clochette, se tourna vers l'Est et reprit l'invocation : « Ô puissances de l'Est, gardiennes de l'Air, de notre Intellect et du Printemps, soyez les bienvenues parmi nous ! » (elle avait nommé, on l'aura remarqué, les quatre éléments fondamentaux : le feu, l'eau, la terre et l'air, symbolisant les quatre points cardinaux ;

on reconnaît là un des rites de salutation présents dans nombre de traditions amérindiennes).

Le cercle est tracé
Nous voici entre deux mondes
Par delà les frontières du temps
Là où le jour et la nuit
La naissance et la mort
La joie et la tristesse
Ne font plus qu'Un
(Starhawk, 1979 : 56).

L'espace et le temps étaient ainsi recréés, comme ils le sont chaque fois qu'un cercle est tracé. Celui-ci, disent les sorcières, existe aux confins du temps et de l'espace ordinaire ; cet espace sacré se loge entre les mondes, là où d'autres réalités existent, où l'imagination et le pouvoir créateur peuvent se glisser.

Si j'avais été quelque peu réticente au début de ce rituel, je me sentais maintenant tout à fait gagnée à la cause des sorcières. La « magie », comme on dit, avait tranquillement fait son œuvre, cette magie dont les sorcières connaissent le secret, qui est l'art de transformer les consciences de façon volontaire (Fortune, 1972 ; Starhawk, 1979). L'inquiétude du début avait fait place à une douce paix intérieure, la peur des grandes ombres s'était estompée. J'avais les pieds sur terre, je me sentais, comme elles disent, bien « branchée ». La pleine lune était maintenant visible dans toute sa splendeur, et nous pouvions l'apercevoir à travers les branches. Cette chaude nuit d'été, j'en garderais longtemps le souvenir.

«... Que la beauté et la force, la puissance et la compassion, le sens de l'honneur et de l'humilité, la joie et la révérence vous habitent... »

Après quelques instants de silence, la prêtresse se pencha et prit ce qui me parut être une sorte de grimoire tout à fait moderne. À

mon étonnement, elle se tourna vers moi et me dit solennellement : « Es-tu prête à rencontrer la Déesse ? » Moi qui n'avais, malgré mes efforts, jamais rencontré Dieu de toute ma vie, je me demandai si je n'allais pas être plus chanceuse avec son homologue féminine. Mi-inquiète, mi-curieuse, je fis signe que oui : « Approche », fit-elle. Elle me tendit le grimoire (le mot, incidemment, a la même origine étymologique que « grammaire »). Toutes les femmes me regardaient en souriant. Fallait-il vraiment que j'ouvre cette boîte de Pandore ? Craignant que quelque lézard me saute à la gorge (en pleine nuit l'imagination est toujours plus fertile que sous les néons), je tournai la première page avec hésitation. J'éclatai de rire : le grimoire n'était qu'une astuce pour cacher... un miroir. En ouvrant, c'est ma propre image que je vis !

«... Et toi qui cherches à me connaître, sache que ta quête et ton désir resteront vains à moins que tu connaisses le véritable mystère... »

Les images de déesses auxquelles ont parfois recours les sorcières durant les rituels ou sur les autels personnels qu'elles créent dans l'intimité de leur foyer servent à canaliser les émotions qui les habitent, les projets qu'elles portent en elles. « On peut dire que

ce sont avant tout des aide-mémoire. [Les déesses] nous rappellent que les forces de la vie peuvent être féminines, que le sexe originel est le sexe féminin, celui d'où vient toute vie humaine. » Ces images favorisent le geste de transformation institué par le rituel.

Cette nouvelle sorcellerie ne semble donc pas seulement être un retour — en partie illusoire parce qu'impossible — à la nature. Elle incite celles qui la pratiquent à ouvrir leur imagination, leur créativité, sur des espaces élargis. En se remémorant leur appartenance à la nature, les sorcières court-circuitent en quelque sorte les effets de la culture patriarcale.



«... Car si ce que tu cherches, tu ne le trouves pas en toi, tu ne le trouveras jamais à l'extérieur de toi... »

Après quelques échanges de paroles sur ce que représentait pour chacune de nous la Déesse, nous refîmes un exercice d'imagerie mentale où nous nous imaginions prêtresses au temps des Crétois(e)s. Nous partageâmes nos visions, quelques-unes étant libératrices, d'autres amusantes. Cet exercice eut sur moi un effet enthousiasmant. Au bout d'un moment, la prêtresse procéda au rite de congédiement des puissances. Puis elle conclut le rituel par les mots suivants : « Le cercle est

ouvert, mais il n'est pas brisé », formule que les sorcières emploient habituellement pour mettre fin à une cérémonie et souligner que les participantes sont symboliquement et psychiquement liées entre elles jusqu'à la pleine lune suivante.

Le temps, répètent les sorcières, n'est plus à la longue attente. Il est propice à la renaissance des consciences. Il nous faut faire nôtre ce que nos ancêtres nous ont transmis, disent-elles.

Une grande solitude nous a envahies. Nous ne sommes plus convaincues par les religions fondées sur la peur. Les dieux en colère n'exercent plus leur pouvoir sur nous. Nous les laissons s'emporter et déclamer ; il n'en tient qu'à nous d'éteindre le téléviseur. Mais au plus profond de nos âmes, il existe un lieu qui, maintenant plus que jamais, se trouve déserté, comme si dans nos cœurs les anciennes festivités voulaient revivre. [...] Le premier geste à poser pour combler cet espace, c'est de nous armer de courage. Le courage de croire à nouveau que nous sommes les enfants des dieux et déesses de la nature. Et pour retrouver ce courage, il nous faut retrouver notre dignité spirituelle. Seules les meilleures pensées traverseront dorénavant l'espace sacré qu'occupent nos esprits. Seules les pensées les plus affirmatives banniront la peur de nos âmes. Il nous faut réaffirmer notre affinité avec le vaste univers et proclamer que la Terre, cette belle planète bleue, est notre Mère. Alors seulement pourrons-nous réintégrer notre famille naturelle. Nous aurons retrouvé en nous le courage d'aimer cette terre et de nous aimer nous-mêmes (Buda-pest, 1989 : xix-xx ; notre traduction).

«... Car je suis avec vous depuis l'aube des temps et je suis ce qui est atteint à la limite du désir »

En rentrant chez moi, cette nuit-là, je me sentais à la fois emballée et fourbue, comme au temps où, toute petite, j'écoutais ma mère ou mon père me raconter une histoire. L'instant d'une histoire de sorcière, j'avais retrouvé la fascination de l'enfance pour la vie dans toute sa simplicité et sa richesse. En échange de ces quelques lignes qu'il me faudrait bien écrire un jour

dans quelque publication sérieuse et scientifique pour rendre compte de ce que les sciences sociales désignent habituellement sous le nom d'« observation participante », les sorcières m'avaient fait cadeau de ma propre imagination, un soir de pleine lune.

Intérêt de la sorcellerie féministe

L'intérêt que présente la sorcellerie féministe pour les spécialistes de la religion réside en partie dans la nouveauté et l'originalité de cette pratique religieuse. En effet, apparu avec la dernière vague du mouvement féministe, ce type de sorcellerie date tout au plus d'une vingtaine d'années et il continue de prendre de l'ampleur avec le temps.

Cette sorcellerie est, de plus, l'aboutissement de divers courants qui, sans l'avoir assimilée, lui ont fourni ses principaux repères. Ainsi, la Wicca lui a donné son cadre de référence général, ses principaux symboles (le cercle, la pleine lune, les quatre éléments fondamentaux, dont le symbolisme remonte à l'Antiquité), de même que sa vision organique du monde (des liens entre les rythmes corporels et naturels); le néo-paganisme, mouvement de résurgence de pratiques religieuses dites païennes, a ravivé chez les sorcières l'ancienne flamme païenne qui sommeille sous le vernis chrétien ou judaïque; et finalement, l'analyse féministe lui a conféré sa vision morale et philosophique de l'organisation sociale, en critiquant notamment la césure traditionnelle entre le corps et l'esprit, entre initié(e)s et non-initié(e)s.

Mais surtout, il me semble que cette sorcellerie est le lieu d'un redéploiement de l'imaginaire féminin, c'est-à-dire d'un imaginaire marqué par l'expérience de l'oppression et par la conscience

moderne de cette oppression. En effet, au moment où l'emprise patriarcale sur les esprits se met peu à peu à céder du terrain, il est devenu possible pour des groupes minoritaires (et bien qu'elles soient en nombre supérieur, les femmes ont un statut de minoritaires) de faire valoir d'autres points de vue sur l'expérience de la réalité. Le système de représentations symboliques dominant s'en trouve bouleversé, laissant émerger des possibilités dont l'histoire officielle n'avait, jusqu'à tout récemment, pas voulu conserver la trace.

Si, comme l'affirme Catherine B. Clément dans l'exergue de cet article, « toute culture comporte quelque part sa zone imaginaire d'exclusion », il faut croire qu'une de ces zones se trouve symbolisée par l'image de la sorcière : femme éternelle constamment refoulée aux frontières de l'histoire, créature mi-imaginaire mi-réelle, la sorcière vit à l'orée du bois comme si elle se trouvait à la limite de la nature et de la culture. En se disant sorcière, une femme pourrait bien être en train d'explorer cette « zone d'exclusion », non pour se tenir à l'écart de la culture, mais bien pour voir ce qu'elle recèle de possibilités encore inexplorées. De cela, il faut, aujourd'hui, « chercher la réminiscence ».

Ève Gaboury

Étudiante au doctorat
en sciences des religions
Université du Québec à Montréal

Notes

¹ Les sorcières, évidemment, s'empresseront de préciser que le hasard n'existe pas. Peut-être faudrait-il entendre par là que le hasard peut être signifiant, au sens qu'il révèle un réseau de correspondances plus profondes que le laissent croire les apparences.

² Allusion à l'expression consacrée par Louky Bersianik, auteure du premier roman féministe québécois (*L'Eugé-lionne*, 1976).

³ L'histoire de la fête de l'Halloween au Québec est un bel exemple de la résurgence des pratiques païennes. D'origine agraire, l'Halloween fut introduite en Amérique par les vagues successives de l'immigration irlandaise du dix-neuvième siècle, et marquait à l'origine la fin de la saison des récoltes dans les régions tempérées. Célébrée le 31 octobre (soit la veille de la Toussaint, que l'Église imposa aux populations christianisées), elle représente pour les sorcières la fin de l'année et souligne l'importance de la mort dans tout processus de vie. L'Halloween (de « All Hallows' Eve », c'est-à-dire veille de la fête de tous les saints) fait partie de la séquence annuelle des huit sabbats ponctuant, au fil des saisons, le cycle solaire.

⁴ Bien que le concept de patriarcat soit très englobant, il a néanmoins permis à des femmes de différents milieux et de diverses cultures de reconnaître l'oppression dont elles ont été et sont encore l'objet en tant que femmes. C'est en ce sens qu'on peut parler d'une « culture patriarcale », ce qui n'exclut pas, évidemment, l'existence parallèle d'autres types d'oppression (qu'il suffise ici de renvoyer à des auteurs comme de Beauvoir, Greer, Millet, Firestone et Guillaumin).

⁵ Les titres qui ponctuent le déroulement de ce récit sont des phrases tirées de la prière à la Grande Déesse. Celle-ci est issue de la tradition orale transmise par les cercles s'adonnant à la pratique de la Wicca, forme de sorcellerie inspirée des anciennes pratiques païennes de l'Europe.

⁶ Le terme « sabbat » est, à strictement parler, davantage employé pour décrire les huit fêtes du cycle des saisons : l'Halloween (31 octobre), le solstice d'hiver (21-23 décembre), la Chandeleur (2 février), l'équinoxe du printemps (21-22 mars), le 1er mai, le solstice d'été (21-23 juin), le 1er août et l'équinoxe de l'automne (21-22 septembre). Les pleines lunes sont les « esbats », de l'ancien français, qui a donné par ailleurs le verbe « s'ébattre » et la jolie expression « ebats amoureux ».

⁷ L'auteure a fait de cette recherche un mémoire de maîtrise, déposé à l'Université d'Ottawa en juillet 1989.

Bibliographie

- BUDAPEST, Zsuzsanna E. 1979. *The Holy Book of Women's Mysteries*. Oakland, Z. E. Budapest, 135 p. (réédité en 1986 avec le tome II).
- BUDAPEST, Zsuzsanna E. 1980. *The Holy Book of Women's Mysteries. Part II*. Berkeley, Susan B. Anthony Books, 223 p.
- BUDAPEST, Zsuzsanna E. 1989. *The Grandmother of Time. A Woman's Book of Celebrations, Spells, and Sacred Objects for Every Month of the Year*. San Francisco, Harper & Row, 262 p.
- DALY, Mary. 1978. « European Witchburnings: Purifying the Body of Christ », dans *Gyn/Ecology. The Metaethics of Radical Feminism*. Boston, Beacon Press, chap. 6, p. 178-223.
- FAVRET-SAADA, Jeanne. 1977. *Les Mots, la mort, les sorts*. Paris, Gallimard, « Folio Essais », 427 p.
- FORTUNE, Dion. 1972. *Moon Magic*. New York, Weiser.
- GABOURY, Ève. 1990. « Enquête sur le monde des sorcières. De nouveaux voisinages pour l'imaginaire féminin », *Recherches féministes*, 3, 2 : 133-147.
- HESTER, Marianne. 1990. « The Dynamics of Male Domination Using the Witch Craze in 16th and 17th-century England as a Case Study », *Women's Studies International Forum*, 13, 1/2 : 9-19.
- KRAMER, Heinrich, et James SPRENGER. 1970. *The Malleus Maleficarum*. Notes de M. Summers, New York, Benjamin Blom Inc. (édition originale : 1484).
- MOUNTAINWATER, Shekinah. 1988. *The Mysteries of the Goddess*. Cours par correspondance, C. P. 2991, Santa Cruz, Ca.
- STARHAWK. 1979. *The Spiral Dance. A Rebirth of the Ancient Religion of the Great Goddess*. San Francisco, Harper & Row, 218 p.
- STARHAWK. 1982. *Dreaming the Dark. Magic, Sex and Politics*. Boston, Beacon Press, 242 p.
- STARHAWK. 1987. *Truth or Dare. Power, Authority and Magic*. San Francisco, Harper & Row, 320 p.
- TEISH, Luisah. 1985. *Jambalaya: The Natural Woman's Book of Personal Charms and Practical Rituals*. San Francisco, Harper & Row, 268 p.
- VALIENTE, Doreen. 1975. *Natural Magic*. Custer, Washington, Phœnix Publishing, 184 p.
- VALIENTE, Doreen. 1978. *Witchcraft for Tomorrow*. Custer, Washington, Phœnix Publishing, 205 p.
- VALIENTE, Doreen. 1984. *AN ABC of Witchcraft Past & Present*. Custer, Washington, Phœnix Publishing, 377 p. (version revue et corrigée de l'édition de 1973).
- WALKER, Barbara G. 1983. *The Woman's Encyclopedia of Myths and Secrets*. San Francisco, Harper & Row, 1124 p.
- WEINSTEIN, Marion. 1981. *Positive Magic. Occult Self-Help*. Custer, Washington, Phœnix Publishing, 283 p. (version revue et augmentée de l'édition de 1978).
- WEINSTEIN, Marion. 1986. *Earth Magic. A Dianic Book of Shadows*. Custer, Washington, Phœnix Publishing (version revue et augmentée de l'édition de 1980).